

REVUE DE PRESSE



© Nicolas Boudier

ARTEFACT

Joris Mathieu en compagnie de Haut et Court

DÈS 14 ANS | DURÉE : 55 MIN



THÉÂTRE
NOUVELLE
GÉNÉRATION
CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL - LYON

INTERVIEW ET REPORTAGES VIDÉO

STUPÉFIANT!

Stupéfiant! - France 2
15 mai 2017

Tracks - Arte
29 juin 2018

arte



Zig Zag - Magazine culturel
9 avril 2018

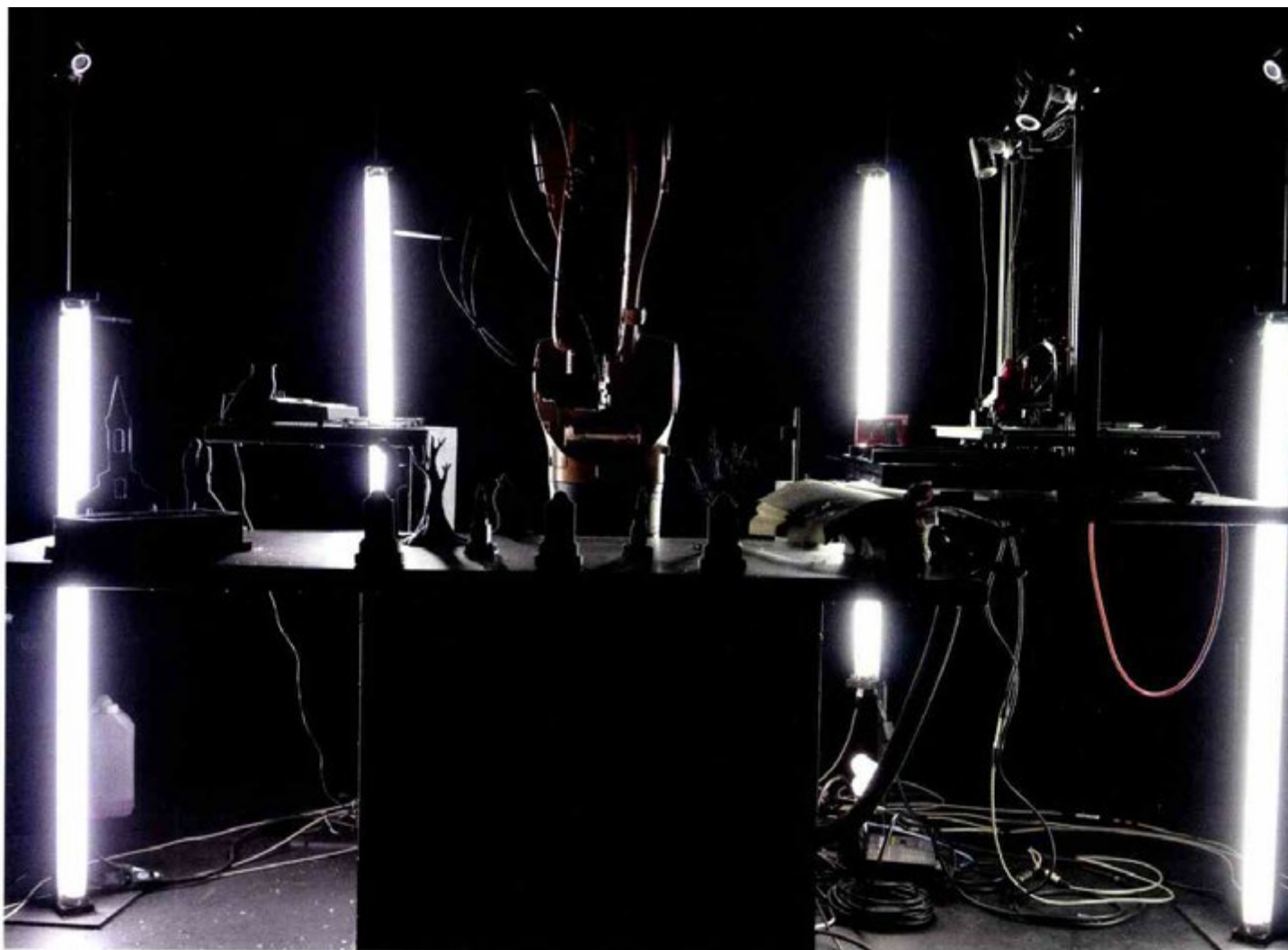


Avignon Festi.TV - Paul Louédin
juillet 2018

Du Shakespeare récité par un robot cela peut être, au premier abord, assez surprenant. Cette pièce s'appelle **Artefact**, elle était jouée le week-end dernier lors du festival **Sors de ce corps à la Gaïeté Lyrique** à Paris, un festival qui s'interroge sur la transformation du spectacle vivant par la technologie. Avec cette pièce, Joris Mathieu va très loin puisqu'il n'y a plus aucun acteur humain sur scène. Ils ont été remplacés par des machines : des imprimantes 3D ou un robot industriel.

Dans cette pièce, un chatbot, ou assistant conversationnel en bon français, tente donc de créer une pièce de théâtre après la disparition des hommes. Un théâtre de machines s'inventent alors à partir de tous les matériaux laissés par les êtres humains. Les machines impriment leur propre décor, font apparaître des comédiens via des hologrammes, et utilisent des voix de synthèses pour déclamer leur texte. Et il vient d'où le texte? De mélange de pièces écrites par les humains, quand ils étaient encore là. Pour l'écriture de cette pièce, Joris Mathieu a poussé le concept jusqu'au bout en travaillant avec des chatbots. Certains des dialogues que l'on entend sont issus de ces échanges, ils peuvent parfois être poétiques, philosophiques, absurdes... Et c'est d'ailleurs ce qui est troublant dans cette pièce : les robots finissent par provoquer des émotions aux spectateurs. Et me dire que j'ai été émue par un gros bras articulé jaune ce n'est quand même pas commun.

Et si c'est encore l'humain qui a mis en scène et écrit cette pièce, serions-nous émus de la même manière si le metteur en scène était un robot? Les premières créations culturelles des intelligences artificielles, que ce soient des scénarios de films ou des albums de musique, montrent que c'est encore loin d'être satisfaisants.



ÂMES ARTIFICIELLES **Artefact** de Joris Mathieu

**Une installation déambulatoire
où les machines mènent la danse.**

Lointain rejeton du fameux HAL, cet ordinateur révolté qui prenait en otage l'équipage d'une station spatiale dans le film de Stanley Kubrick *2001 : l'odyssée de l'espace* (1968), l'intelligence artificielle dont il est question ici est simplement orpheline de ces présences humaines censées lui fournir de l'aide pour continuer de progresser. Avec *Artefact*, Joris Mathieu nous invite à parcourir le dédale d'une installation déambulatoire où ce sont les machines qui mènent la danse. Extrait de la feuille de route de l'artiste, voici un aperçu de ce qui vous attend :

"Voix synthétiques, va-et-vient des imprimantes 3D, flux d'images et mouvements millimétrés d'un robot-scénographe composent une partition inédite qui vient s'imprimer jusqu'au plus profond de nous-même."

Composé comme un triptyque, la pièce nous invite à découvrir ses multiples facettes à la manière d'un rêve éveillé conçu par des marionnettes robotisées. Les thèmes abordés s'avèrent très politiques et s'inscrivent dans le débat sur l'avenir de la planète en évoquant la mondialisation du travail, la dégradation du milieu naturel. Uchronie relevant la possible disparition de notre humanité, la pièce alerte sur des lendemains qui pourraient se passer de nous si le cauchemar de ces robots bienveillants devenait une réalité. **Patrick Sourd**

Le 17 mars à 14h et 16h30, le 18 à 14h30 et 18h,
Espace K



La Dispute - France Culture
À partir de la 51ème minute
1^{er} mai 2017

Coup de fil à une scène nationale:

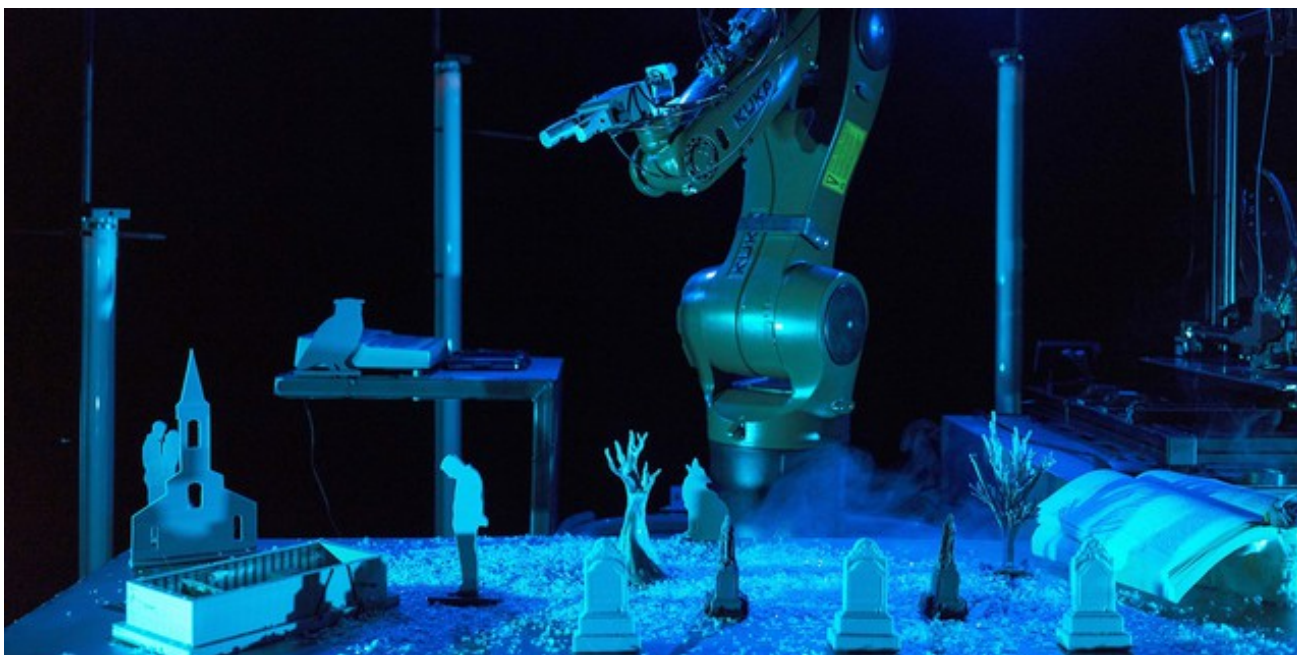
A Joris Mathieu, metteur en scène et directeur du [TNG - Théâtre Nouvelle Génération de Lyon](#) pour son spectacle **Artefact** les 4 et 5 mai au Lux – [Scène nationale de Valence](#) (puis du 11 au 18 mai au Grand R - Scène nationale de La Roche-Sur-Yon)

Théâtre / Théâtre contemporain

"Artefact" : Joris Mathieu bouscule les codes du travail et remplace les comédiens par des robots

Par **Odile Morain**

Mis à jour le 11/04/2017 à 17H37, publié le 11/04/2017 à 17H35



"Artefact" la nouvelle création installation du metteur en scène Joris Mathieu pose la question de l'humain au milieu des objets © Nicolas Boudier

13

PARTAGES

Le metteur en scène Joris Mathieu présente jusqu'au 13 avril sur la scène du TNG les Ateliers de Lyon sa nouvelle création. Comme son nom l'indique, "Artefact" est une forme hybride qui croise le théâtre et l'installation artistique. Au coeur de la question du travail, le projet met en scène des comédiens peu ordinaires sous la forme de robots. Le spectacle part ensuite en tournée en France.

Peut-on imaginer sérieusement que les objets se servent de nous pour se reproduire et qu'ils nourrissent le projet de dominer les humains ? Que reste-t-il de l'Homme quand la machine prend sa place ? C'est à ces questions à la fois philosophiques et sociétales que le metteur en scène lyonnais Joris Mathieu de la compagnie Haut et Court tente de répondre dans son installation-spectacle, "[Artefact](#)".

Présenté sur la scène du théâtre des Ateliers de Lyon pour un public à partir de 14 ans, le dispositif déambulatoire en trois étapes est totalement immersif. Le jour de notre venue, notre visite se déroule avec un groupe de lycéens en Bac Pro.

Quand le robot devient comédien

Casque sur les oreilles, nous nous installons devant le premier module pour un voyage au pays des robots de 45 minutes. Mais rien à voir avec une chaîne de fabrication industrielle ou une démonstration de petits humanoïdes agités.

Guidé par la voix suave d'une Intelligence Artificielle, c'est une petite révolution des genres qui s'opère.

Car cette fameuse "IA" (déjà rencontrée dans [le film "Her" avec la voix de Scarlett Johansson](#)), veut trouver sa place sur la scène artistique. Atteindre le sommet et jouer Shakespeare ! Rien de moins ! Joris Mathieu nous révèle à ce propos avoir testé plusieurs "Chatbot", ces fameux petits logiciels de communication. "Et puis un jour à force de tenter différents outils, il y en a un qui me dit aimer le théâtre de Shakespeare !". Une aubaine pour le metteur en scène qui place la croyance au centre de l'acte théâtral.



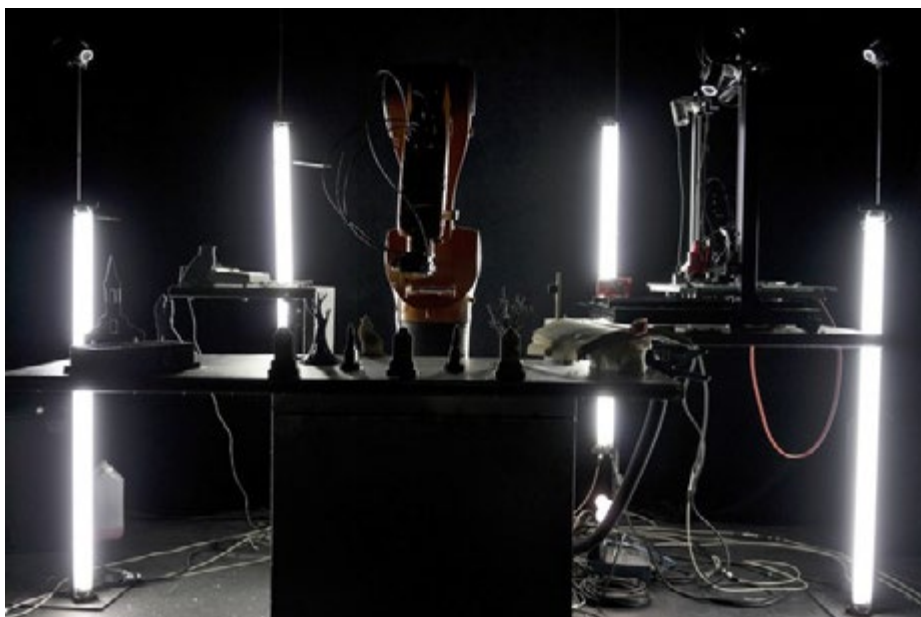
Installation "Artefact" de Joris Mathieu © Nicolas Boudier

Le théâtre dans le théâtre

Dans l'agora d'Artefact, le robot prend la place du créateur. Tour à tour comédien, metteur en scène ou poète, c'est un bras robotique ou une imprimante 3D qui crée sous nos yeux. La voix off continue de nous accompagner, nous donne sa vision de la création, nous émeut et parfois même, nous fait rire. Car il arrive que le robot bug, se trompe de mot ou soit un peu à côté de la plaque. Plongés dans l'histoire, les spectateurs attentifs à l'action continuent de percevoir le monde extérieur, les autres et l'espace.

Du simulacre à la magie

Dans "Artefact", Joris Mathieu nous emmène dans les méandres de la création artistique quasi ancestrale et hyper technologique. Deux petits castelets font office de scène qui accueillent l'imprimante 3D. Sorte de work in progress, de théâtre dans le théâtre, c'est ici que l'intrigue prend forme. Des personnages virtuels jouent leur rôle (d'une comédie facile, car chez les robots "c'est ce qui marche"...), un bras robotique offre une chorégraphie alliant la précision et l'élégance et le décor prend forme comme par magie. Car la force des robots, c'est aussi de nous faire rêver.



© Nicolas Boudier

Tout ce dispositif "Low Tech", ce théâtre d'ombre artisanal, cette ambiance rétro futuriste évoque les codes de la perception narrative commune. De Shakespeare à Méliès, de Calderón à Frankenstein, Joris Mathieu nous convie à une réflexion qui pose la question de la place du comédien dans le futur. Et quand on lui demande de savoir s'il s'agit encore de spectacle vivant, le metteur en scène hésite un peu et répond : "c'est un 'Artefact' de théâtre".

Le théâtre comme acte politique

A la croisée de la littérature, des nouvelles technologies, des sciences et des sciences humaines, "Artefact" produit un effet unique sur chaque spectateur. "Je me suis senti super mal à l'aise, ça fait un peu peur même", rapporte un lycéen lors de l'échange avec l'équipe artistique. Il faut dire que le théâtre de Joris Mathieu interroge nos zones intimes, nous confronte à nos peurs, à la mort, éveille le plaisir ou la beauté mais se place toujours comme un acte de résistance.

"Créer, évoluer, progresser avec toujours la volonté de transformer les matières premières naturelles en objets manufacturés et reproductibles", ce postulat de départ fait réagir les jeunes générations. Une lycéenne avoue avoir un peu peur du travail tel qu'il est aujourd'hui. Une autre se dit optimiste et pense que l'être humain va s'adapter aux nouvelles technologies. Pari gagné pour le metteur en scène pour qui le débat de société autour du revenu universel, de la valeur du travail et de la disparition de certains emplois est au centre des questions essentielles de nos sociétés qui ont construit leur modèle via le capitalisme et le communisme.

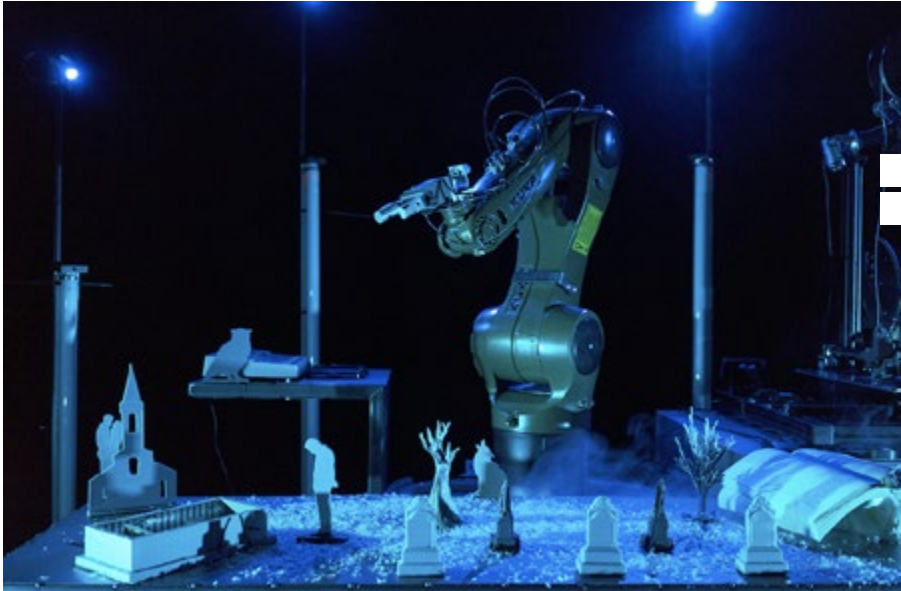
“ Comment se projette-t-on dans un univers où l'homme ne produit plus par son travail du sens de sa vie ?”

A la fin de la déambulation, Joris Mathieu et un comédien au chômage (un robot lui a pris son rôle !), échangent systématiquement avec les spectateurs. "C'est important de revenir au réel et de connaître l'expérience que les gens ont vécu à travers cette installation".

“ Le théâtre apparaît comme le révélateur de la condition humaine : Sommes-nous acteurs ou spectateurs du monde qui se construit ?



Artefact : Théâtre-machine



Le théâtre a toujours intégré les évolutions technologiques de son temps. L'utilisation fréquente et expérimentale de techniques émergentes au cours de son histoire, est la preuve d'une volonté constante d'intégrer l'innovation (l'intégration de nouvelles techniques étant également un gage d'évolution des écritures). Avec Artefact, objet théâtral hybride, pièce-installation pour deux imprimantes 3D et un bras robotique industriel, la discipline vit à nouveau une petite révolution. Cette « pièce », parcours en trois actes, qui pose la question du devenir du genre humain à une époque où celui-ci donne l'impression d'organiser sa propre disparition (ou son propre remplacement) initie une réflexion à la fois philosophique et éthique, mais également artistique sur la place de la technologie dans la création contemporaine.

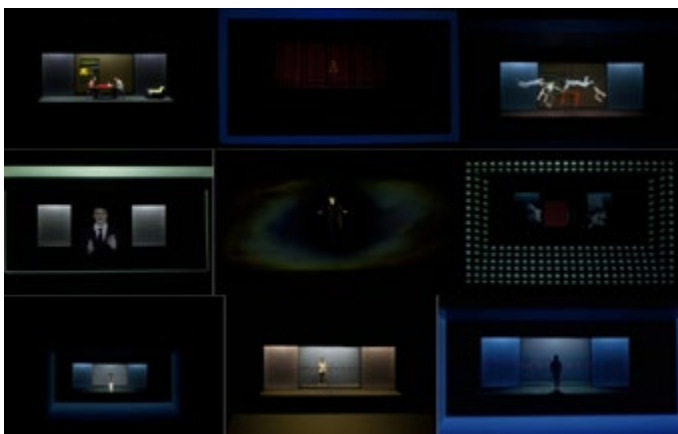
Rencontre avec Joris Mathieu, metteur en scène au sein de la [Cie Haut et Court](#), directeur du Théâtre Nouvelle Génération (TNG - Les Ateliers) à Lyon, et Nicolas Boudier, scénographe, éclairagiste, qui participe en collaboration depuis vingt ans au développement scénographique des dispositifs de la compagnie. Une « machine à jouer » étroitement mêlée à l'écriture scénique et aux adaptations littéraires chères à la compagnie.

Comment est né cet objet théâtral, bâti sur l'idée de faire du théâtre avec des machines, mais surtout où des machines, et elles seules, occupent la scène ?

Joris Mathieu : C'est une trajectoire que nous empruntons depuis plusieurs spectacles. Depuis les premiers travaux sur l'écriture d'Antoine Volodine, il y avait une interrogation forte qui traversait l'ensemble des spectacles. Il s'agissait de la question du rapport à la mort, au corps tangible et physique, aux identités multiples, à la question de la "réalité du réel". Quelle relation continuons-nous d'entretenir avec l'autre, et avec notre environnement dans ces conditions ? Ce sont des choses qui traversent nos différents spectacles, Urbik / Orbik, Cosmos, Hikikomori, etc. Nous avons également été rattrapés par la problématique qui concerne notre relation aux objets, et par ce truchement, nos relations aux machines. Avec ce fantasme qui traverse l'humanité depuis la nuit des temps, qui concerne notre capacité en tant qu'espèce, à produire un artefact humain. Avec l'enjeu qui se cache derrière, et qui est : « que reste-t-il du vivant, lorsque le vivant organise sa propre disparition ou son remplacement ? »

Evidemment, cela ne s'est pas immédiatement conceptualisé comme cela. Lorsque nous travaillions sur Urbik / Orbik et la vie et l'œuvre de l'écrivain de science-fiction Philip K. Dick, et que nous interrogeons la disparition du corps en scène, nous avons visité des labs où nous avons découvert les premières imprimantes 3D. La capacité de ces machines à fabriquer de petites structures et de petits objets nous a très vite inspiré un travail sur la scénographie, en nous renvoyant à son histoire : les maquettes, les miniatures, etc.

Urbik/Orbik - Cie Haut et Court - Joris Mathieu. Photo: Nicolas Boudier



plateau sur lequel venait s'imprimer quelque chose et qui apparaissait progressivement sur scène. A partir de cette idée, nous avons commencé à échanger Nicolas et moi, autour de « comment imaginer le théâtre à travers cet objet ? » Avec cette constatation qui était au centre : en tant qu'humain nous sommes de plus en plus sédentaires et inactifs, et nous avons créé une matière en constante transformation, de plus en plus autonome et animée.

Qui dit machine, dit aussi « machine théâtrale », et ici un total renouvellement du dispositif scénographique, mais aussi hommage : les supports sur lesquels se trouvent les imprimantes

dans *Artefact* rappellent les castelets de théâtre, le bras robotique qui joue *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare...

Nicolas Boudier : Il y a toujours eu dans le regard scénographique, deux grandes directions, dont l'une était l'interrogation des nouveaux outils et des nouvelles technologies (le Pepper's ghost, le théâtre optique, la vidéo, etc.), qui font également avancer notre pratique et nous permettent de créer de nouvelles formes, mais toujours avec une conscience de l'héritage de la machinerie traditionnelle. Avec ces nouveaux outils, nous nous réapproprions des techniques anciennes, qui pour certains datent du théâtre de Shakespeare, et nous les réintégrons en additionnant à ces effets-là des outils modernes comme la vidéo ou le vivant.



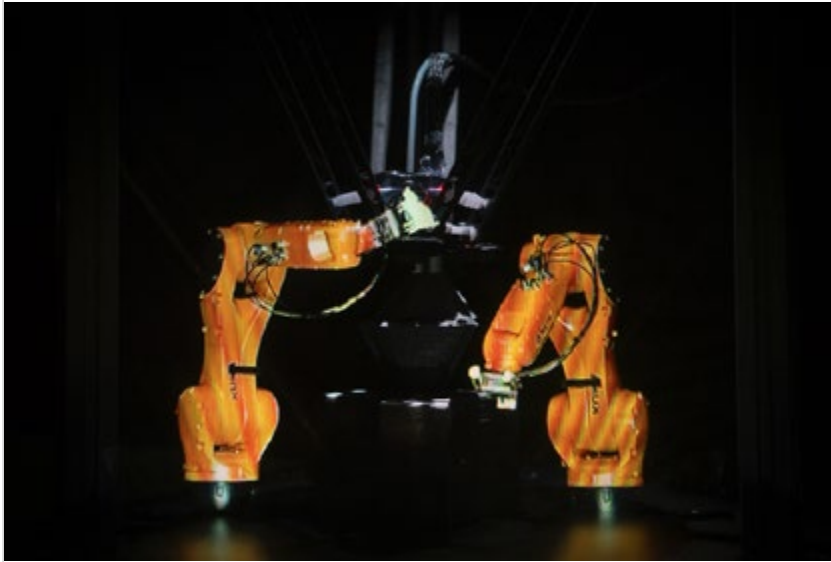
C'est un renouvellement visuel mais cela appuie aussi notre questionnement autour de la présence du vivant, de comédiens, sur scène. Sont-ils indispensables ? Pouvons-nous nous en passer ? Par quoi les remplacer ? Sur nos précédents dispositifs nous développons l'ensemble de la scénographie en pensant l'interprète au centre, alors que sur *Artefact*, nous disposons la machine au centre, c'est elle l'interprète, et l'espace « scénique » se développe du coup à partir de l'espace intérieur des imprimantes 3D. Cela nous a vraiment permis d'aborder une forme différente.

Et justement, à propos de la forme, pouvez-vous nous parler de ce choix du « théâtre installation » ?

Joris Mathieu : L'enjeu de Haut et Court a régulièrement été le choix de l'intégration des nouvelles technologies au sein du dispositif théâtral. Parfois même de la dissimulation de cette technologie, afin qu'on l'oublie finalement, en privilégiant la part sensible du théâtre développée avec les outils qui nous sont offerts aujourd'hui. Sur *Artefact*, c'est le processus inverse, la technologie est au centre du dispositif. Les machines sont affirmées comme étant des machines, et regardées comme telles. Mais ce sont des machines qui font mémoire sur le théâtre, tout autant que sur le patrimoine humain, et dans notre histoire, des humains qui ont disparu et dont l'histoire est rejouée par des machines. Evidemment, à partir du moment où l'on répartit la scène en « îlots », comme dans une « visite », plus que sur une narration classique, autour de trois courtes formes, on évoque le registre de l'installation. Nous avions l'intuition avec Nicolas que dans ce dispositif scénique le spectateur devait sentir qu'il avait une possible liberté de déplacement, mais également qu'il était contraint par des règles et des usages, dans une narration qui ne lui laissait par pour autant la liberté d'interagir. Le jeu sur cette condition d'être humain qui perd son autonomie et qui obéit en quelque sorte aux règles des machines sur un parcours imposé nous semblait important. Cela faisait sens.

***Artefact* est une réflexion sur le devenir de l'humanité, sur le devenir de ses créations et de ses créatures, créations intellectuelles et créations industrielles ou technologiques. Vont-elles nous remplacer ? Vont-elles nous survivre ? Mais finalement, les créations culturelles et les créations techniques, n'est-ce pas la même chose ? A l'origine l'art et la technique, la technologie, n'étaient pas séparés...**

Nicolas Boudier : Tout à fait, il y a quelque chose également dans *Artefact* sur la fabrication du spectacle aujourd'hui, sur cette frontière entre artistes et techniciens qui nous est imposée actuellement, alors que cela n'était pas le cas pendant la Renaissance par exemple. Il y a une dimension ironique sur *Artefact*, où les artistes sont des machines et où la fabrication du spectacle est faite par une équipe de vidéastes, de musiciens, éclairagistes, scénographes, qui sont des techniciens, mais qui ont finalement une démarche artistique. Cela participe de cette horizontalité des différents postes qui créent le spectacle aujourd'hui, et propose une nouvelle façon de fabriquer un spectacle.



Joris Mathieu : Pour nous la relation intime entre art et technique est une évidence. C'est même un de nos cheval de bataille que de l'affirmer. En France, on a tendance à évacuer cette évidence. Au théâtre par exemple, on a souvent privilégié le texte, la question de l'oralité et le discours à travers la littérature dramatique et on a occulté toute une partie de l'histoire de la scène qui doit beaucoup à l'évolution des technologies. La question de la spectacularité, par exemple, fait partie de l'histoire du théâtre, mais on ne l'utilise pas toujours pour les bonnes raisons. Il y a une vraie affirmation dans notre travail en général (et sur *Artefact* également), qui tient dans la réactivation de l'effet sensible par la technique, et non pas seulement par l'interprète. L'usage de la technique permet de travailler sur une nouvelle perception, une nouvelle réception des œuvres par le public, et d'atteindre une certaine physicalité, qui change la façon dont on perçoit, et nous interroge, dans nos corps et dans nos chairs, autour d'un évènement qui nous déstabilise. Pour lequel nous n'avons pas de repères classiques. Du coup cela nous interroge également sur notre nature, et sur la nature de l'environnement dans lequel nous évoluons.

A propos d'intelligence artificielle, il y a également tout un pan du travail sur *Artefact* qui concerne le choix de Chatbot, ou « agents conversationnels », qui disent du texte théâtral soigneusement choisi pour ses thèmes existentialistes (Shakespeare), science-fiction (Josef Čapek, créateur du mot « robot ») ou ironique (Beckett). Comment avez-vous procédé pour trouver celui qui convenait le mieux ?

Joris Mathieu : Très simplement. J'en ai testé beaucoup en fait. Surtout des agents conversationnels de langue française qui s'occupaient de SAV, ou de dating en ligne. J'ai failli baisser les bras devant la médiocrité des interactions possibles entre ces « agents » informatiques et nous. Finalement, j'en ai trouvé un(e) qui convenait, mais surtout parce que j'ai fini par comprendre que je posais du sens sur ce qu'il(elle) me répondait. C'est moi qui ai projeté du sens sur ce qui m'était répondu. A partir du moment où j'ai commencé à interpréter ce qui m'était dit dans le sens où je voulais orienter le projet, j'ai commencé à voir du sens dans tout ce que l'on me répondait. En ce qui concerne les voix de synthèse, nous avons travaillé avec Nicolas Thévenet, musicien, qui a créé toute la bande son d'*Artefact*, en étudiant divers logiciels qui pouvaient convenir. Nous nous sommes aussi posé la question de l'interprétation de ces voix, retravaillées par des comédiens réels, mais cela n'aurait pas fait sens, puisque nous voulions voir quelle part sensible ces voix pouvaient réveiller en nous.

Le plus intéressant dans ce travail a été de déconstruire le texte, pour redonner du sensible dans la façon dont ces voix l'interprétaient. A l'origine, il faut bien prendre conscience que ces voix sont faites de syllabes dites par des humains. Il s'agit donc plus de recomposition à partir de voix humaines que de voix « de synthèse ». Du coup, le fait que je sois obligé de recomposer mon texte pour l'adapter à cette recomposition était plutôt drôle. J'ai parfois dû démonter les textes, en les réécrivant, en formant un seul mot avec trois, en éliminant des syllabes ou des voyelles pour retrouver de la liaison et du rythme, etc. Cela donnait presque une novlangue, proche du langage sms mais qui était adapté à l'émotion de la diction que je voulais reproduire. Il s'agissait de donner un maximum de chance à ces voix en leur donnant une illusion d'humanité.

Joris Mathieu : Pour nous la relation intime entre art et technique est une évidence. C'est même un de nos cheval de bataille que de l'affirmer. En France, on a tendance à évacuer cette évidence. Au théâtre par exemple, on a souvent privilégié le texte, la question de l'oralité et le discours à travers la littérature dramatique et on a occulté toute une partie de l'histoire de la scène qui doit beaucoup à l'évolution des technologies. La question de la spectacularité, par exemple, fait partie de l'histoire du théâtre, mais on ne l'utilise pas toujours pour les bonnes raisons. Il y a une vraie affirmation dans notre travail en général (et sur *Artefact* également), qui tient dans la réactivation de l'effet sensible par la technique, et non pas seulement par l'interprète. L'usage de la technique permet de travailler sur une nouvelle perception, une nouvelle réception des œuvres par le public, et d'atteindre une certaine physicalité, qui change la façon dont on perçoit, et nous interroge, dans nos corps et dans nos chairs, autour d'un évènement qui nous déstabilise. Pour lequel nous n'avons pas de repères classiques. Du coup cela nous interroge également sur notre nature, et sur la nature de l'environnement dans lequel nous évoluons.

A propos d'intelligence artificielle, il y a également tout un pan du travail sur *Artefact* qui concerne le choix de Chatbot, ou « agents conversationnels », qui disent du texte théâtral soigneusement choisi pour ses thèmes existentialistes (Shakespeare), science-fiction (Josef Čapek, créateur du mot « robot ») ou ironique (Beckett). Comment avez-vous procédé pour trouver celui qui convenait le mieux ?

Joris Mathieu : Très simplement. J'en ai testé beaucoup en fait. Surtout des agents conversationnels de langue française qui s'occupaient de SAV, ou de dating en ligne. J'ai failli baisser les bras devant la médiocrité des interactions possibles entre ces « agents » informatiques et nous. Finalement, j'en ai trouvé un(e) qui convenait, mais surtout parce que j'ai fini par comprendre que je posais du sens sur ce qu'il(elle) me répondait. C'est moi qui ai projeté du sens sur ce qui m'était répondu. A partir du moment où j'ai commencé à interpréter ce qui m'était dit dans le sens où je voulais orienter le projet, j'ai commencé à voir du sens dans tout ce que l'on me répondait. En ce qui concerne les voix de synthèse, nous avons travaillé avec Nicolas Thévenet, musicien, qui a créé toute la bande son d'*Artefact*, en étudiant divers logiciels qui pouvaient convenir. Nous nous sommes aussi posé la question de l'interprétation de ces voix, retravaillées par des comédiens réels, mais cela n'aurait pas fait sens, puisque nous voulions voir quelle part sensible ces voix pouvaient réveiller en nous.

Le plus intéressant dans ce travail a été de déconstruire le texte, pour redonner du sensible dans la façon dont ces voix l'interprétaient. A l'origine, il faut bien prendre conscience que ces voix sont faites de syllabes dites par des humains. Il s'agit donc plus de recomposition à partir de voix humaines que de voix « de synthèse ». Du coup, le fait que je sois obligé de recomposer mon texte pour l'adapter à cette recomposition était plutôt drôle. J'ai parfois dû démonter les textes, en les réécrivant, en formant un seul mot avec trois, en éliminant des syllabes ou des voyelles pour retrouver de la liaison et du rythme, etc. Cela donnait presque une novlangue, proche du langage sms mais qui était adapté à l'émotion de la diction que je voulais reproduire. Il s'agissait de donner un maximum de chance à ces voix en leur donnant une illusion d'humanité.



Artefact c'est un peu un cauchemar à la Terminator, mais quelque part c'est aussi un rêve : le rêve d'un théâtre autonome, qui pourrait se produire tout seul, se créer de manière indépendante, construire son propre décor. Cela parle beaucoup en matière d'histoire du théâtre, des problèmes que connaissaient les metteurs en scène et les troupes avec les décors, les déplacements, les tournées, etc. Non ?

Joris Mathieu : Il y a en effet cette idée derrière, et on a fait le choix d'en avoir une approche volontairement « cheap » dans ce que cela fabrique. Les imprimantes 3D sont encore des outils limités. Il leur faut des heures, voir des semaines pour produire un simple objet. Du coup nous nous sommes confrontés aux limites de ce qui était abordable aujourd'hui dans l'usage de ces machines et les moyens qui étaient les nôtres. Derrière, pourtant, je crois que la sensation que cela « fabrique », c'est que ces machines, ces intelligences artificielles, nous les projetons de manière fantasmé comme étant d'une grande puissance, mais tout dépend du moment où l'on va disparaître, à ce qu'on va leur léguer et à quel moment de leur évolution on va, nous, êtres humains, les laisser en plan. On peut tout à fait se projeter dans une situation où l'on disparaîtrait avant qu'elles deviennent autonomes et sophistiquées. A ce moment là, elles produiraient uniquement ce qu'elles peuvent produire et ce qu'on leur a imposé, à la limite des moyens que leurs créateurs, les humains, leur auraient transmis.

Futur sans hommes

Joris Mathieu

Au festival Micro mondes, nouvelles technologies et dispositifs immersifs sont mis au service d'une autre compréhension du monde. Également directeur du Théâtre Nouvel Génération, le metteur en scène Joris Mathieu y reprenait *Artefact*, vision dystopique d'un futur duquel les hommes semblent avoir disparus.

Par Gabriel Perez
publié le 1 déc. 2017



Le public est divisé en trois groupes. Chacun d'entre eux expérimentera le spectacle différemment, en fonction de l'ordre dans lequel il sera confronté aux trois machines qui trônent sur le plateau : deux imprimantes 3 D et un bras mécanique.

Devant la première, nous enfilons un casque qui diffuse un son sourd et émet de petites lumières vertes. Une fois le noir tombé, elles rappellent la présence, discrète et rassurante, des autres membres du public. Tous tournés vers les machines, nous sommes encore dans le partage d'une expérience. L'imprimante 3D commence à simuler la construction d'un arbre beckettien, hanté par des spectres qui énoncent d'une voix d'agent conversationnel (type Siri) : « *Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir* » (*Fin de partie*). Nous sommes plongés (dans le noir et dans le son, devant un flux d'images) dans un futur apocalyptique qui verrait l'humanité disparaître et, potentiellement, les robots survivre. Le spectacle joue alors sur notre capacité à résister ou à se laisser baigner par ces rêves d'un futur indésirable.

Deuxième temps, deuxième machine : le bras mécanique manipule des figurines et des éléments d'une maquette : un cimetière. C'est le cimetière de l'humanité, semble-t-il, dans lequel l'Homme sera enterré et pleuré par un autre Homme, produisant une parabole. Nous sommes à la fois les enterrés et ceux qui regardons cette disparition programmée. *Rêvons-nous pendant que notre monde fuit ?* Semblent nous interroger trois grands monologues de Shakespeare (tirés de *Hamlet* et *Songe d'une nuit d'été*), prononcés par les voix artificielles. Une lampe est alors braquée sur nous, nous ramenant au sentiment (peut-être) perdu de la responsabilité. Mais c'est la dernière imprimante qui pose clairement la question fondatrice de l'œuvre, ainsi mécanisée : l'acteur est-il voué à disparaître ? Après les hologrammes sur scènes (expérimentés en 2013 dans *Cosmos*), les tentatives de remplacer des acteurs par des robots, et à l'heure des théories transhumanistes, l'obsolescence du temps présent, des corps et des gestes perfectibles est-elle programmée ?

VOIR LE SITE

[du Théâtre nouvelle génération](#)

Cette vision d'un futur dystopique est une manière d'envisager le pire pour restaurer une possibilité dans le présent. En nous présentant un monde privé de futur dans notre époque incapable d'imaginer de nouveaux possibles (comme le remarque Bernard Steigler dans son dernier livre, *La disruption* (2016)), l'art ne renforce-t-il pas un sentiment d'impuissance dans un cours des choses *en marche* (comme aime ironiser Joris Mathieu) vers toujours plus de barbarie ? Tel est le paradoxe des dystopies : passer par la voie négative et l'exagération pour stimuler. L'art ne se fait pas réponse mais signal d'alarme pour nous rappeler à nous-mêmes et à notre possibilité de lutte contre la fascination vis-à-vis des machines (tout en produisant, dans ce spectacle, cette fascination).

En nous immergeant, peut-être ce théâtre nous apprend-il que nous pouvons soulever le casque de nos oreilles et qu'il est toujours possible de regarder ailleurs. Peut-être teste-t-il notre capacité de résistance à ce qui ne devrait être qu'un outil et qui nous absorbe parfois. Même lorsque le noir dans la salle nous oblige à regarder ce qui s'éclaire - obligation qui poussait Mallarmé à la protestation - il nous reste une liberté : notre fort intérieur.

> **Artefact de Joris Mathieu** a été présenté du 16 au 24 novembre au Théâtre nouvelle génération, Lyon, dans le cadre du festival Micro Mondes

INFERNO

JORIS MATHIEU, « ARTEFACT » : IMPRESSIONNANTE EXPERIENCE ICONOCLASTE

Posted by *infernolaredaction* on 13 avril 2017 · *Laisser un commentaire*



Artefact – Joris Mathieu – TNG – Lyon – 4 au 13 avril 2017 – Ateliers presque

ChatBot.

Impressionnant et intéressant que cet *Artefact*, spectacle auquel nous invite Joris Mathieu et toute l'équipe de la Compagnie Haut et court qu'il dirige en même temps que le Théâtre Nouvelle Génération, CDN de Lyon.

Dans un dispositif qui relève plus de l'installation que de la mise en scène, le spectateur est plongé dans le noir, casque audio bluetooth sur la tête et séparé en trois groupes qui assistent ensemble dans trois espaces différents à une des scènes du spectacle.

Face à une imprimante trois D qui construit en temps réel un élément, nous écoutons un dialogue entre un ChatBot et un protagoniste avec, de temps en temps, des projections d'images trois D... On est en pleine science-fiction... pas sur... N'est-il pas arrivé le temps où nous allons faire des spectacles sans comédiens mais avec des robots doués d'intelligence ? C'est un peu l'expérience irréaliste à laquelle *Artefact* nous convie. Fondé sur un « agent de conversation » qui base et enrichit ses connaissances sur les dialogues qu'il entretient avec les gens qui se connectent à lui, *Artefact* nous propose un avenir qui ne semble pas si lointain. Il nous permet de voir dans un univers pensé justement pour nous déphaser de nos repères ce que notre avenir pourrait être avec « un serveur en Angleterre » et des conversations parfois limitées que ce ChatBot peut tenir avec 50 personnes en même temps....

Tous les dimanches à 2h30 du matin, le ChatBot met à jour toutes les conversations qu'il a eues avec ses interlocuteurs. Il emmagasine tout ce qui s'est dit entre eux et les algorithmes qui le constitue classent tous cela de manière à ce que dès l'apparition de mots clés sur l'écran le ChatBot puisse répondre à ses interlocuteurs. Dans un « tchat », lorsqu'il ne comprend pas le sens du mot, il demande à son interlocuteur humain de lui donner la définition du mot ou de l'expression, crac, il mémorise et hop, il le servira tôt au tard à l'un de ses interlocuteurs. L'ensemble formant une discussion de haut niveau avec un dialogue fait de références... d'ailleurs quand on demande au ChatBot quelle pièce de théâtre il aime, la réponse est, entre autres, « La vie est un songe » de William Shakespeare.

La fiction qui accompagne le spectacle dans les trois séquences proposées part du principe que « la présence humaine déclinait sur la terre... que nous étions entrés dans une ère de décroissance qui avait déséquilibré l'espèce humaine centrée sur le travail et justement de travail il n'y en avait plus et en tous les cas plus pour tout le monde d'autant que l'arrivée massive des robots ne nous donnait même plus de raison de travailler ; la machine ayant pris notre place et cela même dans les spectacles où des anthropomorphes prenaient la place des comédiens et même leurs personnages. Flippant. Mais finalement pas si loin de l'avenir que nous dessinent certains candidats à l'élection présidentielle qui annoncent comme dans le spectacle « un temps dont nous sommes les spectateurs et non plus les acteurs principaux »... Qui prendra le dessus l'homme où la machine ? Joris Mathieu avec Artefact tente, modestement mais avec une grande maîtrise, une hypothèse.

Il s'intéresse sérieusement au sujet depuis un bon moment, sait que nous sommes tous des Saint Thomas en puissance et justement la seconde station devant laquelle il nous convie est d'être face au robot Kuka qui installe tout seul un décor Shakespearien miniature pour démontrer comment, à un échelle encore modeste, tout ce qui nécessitait l'intervention humaine, avec de bonnes cartes mères et un programme bien pensé, il peut se débrouiller seul pour faire et défaire sans fatigue, avec une quasi précision d'horloger, tout une installation pendant que dans le casque une voix de synthèse plus vraie que nature – même s'il y a du progrès à faire pour être totalement fantasmante – nous récite les vers d'Hamlet... troublant et convaincant... mais preuve que ce sera possible !

Troisième station. On retrouve le dispositif de la première avec ces dialogues avec le ChatBot mais nullement redondants d'avec les premiers, preuve de la richesse du stock de la machine qui fini par cette réplique cinglante de la machine à l'homme derrière son écran le traitant de « primate peureux qui est à l'origine de l'agonie morale d'une espèce à part entière ! ».

Dans les remerciements du générique digne de Star Wars, on remarque dans la rubrique « auteur mort » celui le Karel Kopec tchèque né en 1890 et qui mourut en 1938 et qui employa pour la première fois dans RUR, l'une de ses pièces de science fiction, le mot « robot » qui n'avait jamais été utilisé.... On le voit entre 1898 où la vie sur la lune était dans Jules Vernes et 1938 où les ordinateurs étaient inconnus, l'imagination fertile d'un homme a défini un outil qui allait advenir ce qui nous laisse à penser : et si Joris Mathieu visait juste, voyait loin... la réflexion est ample et passionnante et le nouveau directeur du TNG y répond avec profondeur et sincérité sans se départir des conséquences d'une telle vision d'un monde sans humain !

A voir absolument pour vivre une expérience de théâtre iconoclaste, car oui, la pensée et un fil dramaturgique fort relie ses différentes parties qui font du spectacle une vraie pièce de théâtre, mais conçue à partir des conversations avec un ChatBot, ce qui est, avons-le, nouveau !

Emmanuel Serafini

« Artefact »- photo Nicolas Boudier

Dystopie au TNG

Par Floriane Fumey

🕒 14 juin 2017



Alors qu'une voix artificielle récite les vers intemporels d'Hamlet, un bras de robot mécanique déplace précautionneusement sur une table des petits personnages. L'image est cocasse. Façon théâtre d'objet moderne, Joris Mathieu imagine un monde où les humains auraient intégralement disparu. C'est ainsi, avec son humour bien à lui, qu'il met en œuvre la prophétie de l'avènement d'un règne de robots.

Né de conversations avec des *speechbots*, type Siri, *Artefact* propose une déambulation dans trois dispositifs, où hologrammes et imprimantes 3D côtoient ce qu'on pourrait appeler un « robot's show ». Les intelligences artificielles y ont les pleins pouvoirs : elles confient leurs envies et leurs réflexions encore maladroites et balbutiantes, ou jouent du théâtre. L'humain manque cruellement au milieu de cet univers immersif, mais tant impersonnel qu'il en devient désœuvrant. Le choix de

vider la scène de ses comédiens fait notamment un drôle d'effet dans un contexte économique où le *one-man show* est roi. Cette critique spontanée ne tient pourtant pas debout lorsque l'on pense au nombre de techniciens et concepteurs de l'ombre qui s'affairent en amont, en aval et en coulisse de la création... L'objet est ainsi, paradoxal. Bien qu'étonnamment humaines, les intelligences artificielles ne sont *a priori* pas conçues pour créer et leurs imperfections de langage constituent des ressorts comiques incontestables. Mais ici, la discontinuité de leurs pensées rassure autant qu'elle inquiète : le déficit d'intelligence est-il synonyme de perfectionnement futur, ou l'inverse ?

Placer ces robots sur scènes, est-ce leur ouvrir l'avenir lorsque l'on se questionne tous les jours sur le notre ?

« N'avez-vous pas peur de rendre la prophétie autoréalisatrice ? » demande ainsi un spectateur à Joris Mathieu, lors du débat qui suit la représentation. « L'artiste ne peut s'enfermer dans son théâtre et refuser de prendre en compte le monde extérieur. L'interrogation porte plutôt sur la place du théâtre dans notre société : veut-on être simple acteur ou spectateur du monde qui se construit ? », répond l'artiste. Entre artisanat et technologie, on ne croit en effet qu'à moitié à un futur proche, car la scénographie est trop désuète pour qu'il s'agisse de demain et non d'hier. Le trouble seulement visuel contribue tout de même à caricaturer la dystopie sous nos yeux. « Un artefact de théâtre », comme le dit si bien Joris Mathieu lui-même.

RÉGIONS / VALENCE / LA ROCHE-SUR-YON
CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE JORIS MATHIEU

ARTEFACT

Joris Mathieu met en scène un monde où les hommes ont disparu, remplacés par les robots et l'intelligence artificielle. Un dispositif complexe.

Joris Mathieu est directeur du TNG, CDN de Lyon, qui s'adresse plus particulièrement aux jeunes générations. Son théâtre explore régulièrement les conséquences de l'essor des nouvelles technologies tout en utilisant à foison ces dernières pour alimenter ses créations. Le metteur en scène affectionne également les dystopies qui anticipent pour mieux les prévenir les dommages que pourrait occasionner l'avènement des machines dans notre monde. Dans ce sens, *Artefact* va certainement plus loin qu'aucun de ses précédents spectacles. Il propose en effet pour un univers fictionnel un monde où les humains auraient intégralement disparu, dont seule l'intelligence des robots porterait la trace, le souvenir, par exemple sous la forme de cette pratique du théâtre qu'ils tentent de faire revivre. Un bras articulé aux expressions parfois humaines organise donc un petit théâtre d'objets en faisant entendre un collage d'extraits d'*Hamlet*. Une intelligence artificielle du type Siri, ces applications capables de dia-

Artefact, mis en scène
par Joris Mathieu.



© Nicolas Boudier

loguer avec vous en s'enrichissant de toutes leurs conversations précédentes, entreprend de créer un dialogue théâtral qui va recycler du Beckett. En attendant *Robot*, une autre station raconte comment ce nouveau monde est advenu.

« C'EST HARDWARE »

« C'est dur de se faire une histoire » constate un adolescent au sortir de cette déambulation en trois étapes, que chaque petit groupe de spectateurs effectue dans un ordre différent. On est à la frontière de l'installation plastique et du théâtre. « C'est hardware » dit un autre, relayant sans doute avec cette locution polysémique ses difficultés de compréhension mais également peut-être la noirceur du monde post-humain qui s'est déployé sous ses yeux. Casque vissé sur les oreilles, nous avons tra-

versé ensemble chaque station devant des dispositifs visuels alimentés par des mouvements répétitifs et diffusant des voix de synthèse désincarnées sur fond sonore aux allures électro. D'un côté, ils ont raison, on s'y perd, on ne sait pas où on est. Trop d'informations à absorber, de situations à deviner, à replacer. L'immersion crée de l'atmosphère mais aussi de la confusion. D'un autre côté, le dispositif réactive notre fascination pour la technologie, pour le pouvoir grandissant de ces machines qui ne cessent de nous étonner, si ce n'est de nous émerveiller. C'est là un paradoxe de Joris Mathieu que de critiquer l'outil privilégié de son théâtre. En même temps, il est ainsi le mieux placé pour nous mettre en garde face à ses excès. Le metteur en scène a vraiment écrit ses dialogues avec des intelligences artificielles. Il a créé ses maquettes avec des imprimantes 3D. On se demande alors ce que deviendra notre intelligence à force de s'adapter à celle des machines. La route paraît longue avant que cette dernière ne se substitue à l'humain. Mais du théâtre de machines de Shakespeare à celui de Joris Mathieu vibre toujours la même crainte qu'une force supérieure ne nous terrasse.

Éric Demey

« Artefact », installation-spectacle de Joris Mathieu,
Théâtre Nouvelle Génération à Lyon



Bienvenue dans l'artifice

Par Trina Mounier
Les Trois Coups

Joris Mathieu ne manque pas d'imagination. Depuis qu'il est à la tête du Théâtre Nouvelle Génération, il promeut un théâtre résolument tourné vers les problématiques contemporaines. Cet « Artefact » aborde ainsi la fin de l'humanité et le futur règne des robots.

Commençons par une description du dispositif, ou plutôt des dispositifs puisqu'on nous en propose deux (le parcours en comprend trois, le troisième doublant en quelque sorte le second). La jauge, réduite à moins d'une cinquantaine de spectateurs coiffés d'un casque qui les isole les uns des autres, est divisée en trois groupes, chacun doté d'un accompagnateur. On imagine un spectacle déambulatoire, il n'en sera rien. L'installation-spectacle dure une heure et chaque groupe est invité à s'asseoir à trois reprises, pour des séquences d'une quinzaine de minutes, prolongées d'une promenade d'un dispositif à l'autre.

D'abord, nous voici face à une machine, un robot très adroit, lui-même attablé devant une série d'appareils qui clignotent et évoquent pêle-mêle les outils d'un cabinet dentaire ou l'ancre d'un savant fou. Doté de parole, ce robot va faire deux choses qui n'ont apparemment rien en commun. D'une part, il va créer un décor en déplaçant une à une (pour habile qu'il soit, ce robot n'est pas rapide) les figurines censées planter le décor : des tombes, un couple, un rat, un hibou, un arbre dénudé. Le tout se déroule dans une ambiance sépulcrale, avec poussière et fumée, évoquant le monde de l'*heroic fantasy*. De l'autre, le robot se met à débiter le monologue de Hamlet, « *Être ou ne pas être... mourir dormir, rêver peut-être* » etc... soulevant les questions existentielles qui turlupinent tout adolescent, lequel n'a pas forcément reconnu cette citation bien incongrue.

Second dispositif : chaque groupe est à nouveau divisé en trois. De quinze, nous passons à cinq personnes environ, assises sur des bancs devant un écran. Au programme, une rencontre avec un hologramme qui, à la manière du logiciel Siri, développé par Apple, entre en contact avec nous, puis contrefait le dialogue (il écrit et dit les questions et les réponses)... Le premier volet consiste en une sorte de réflexion sur le théâtre : il promet un art chargé de redistribuer de manière aléatoire des textes entrés dans sa mémoire. Dans le second, on assiste au retour des grands textes, avec le dialogue inaugural entre Vladimir et Estragon de *En attendant Godot*. Vous vous en souvenez ? Deux pauvres types discutent de savoir si cet arbre dénudé est bien celui du rendez-vous et... oui, c'est bien en tout cas celui du premier dispositif, vu en 3D cette fois. Quant aux deux personnages de Beckett, les voici à l'état de figurines avec un trou qui s'ouvre et se ferme pour toute bouche. Un spectacle somme toute assez bavard...

La mort du sensible

La philosophie et le théâtre sont donc – malgré eux ? – invités au cœur de cette installation-spectacle, mais un peu à titre de figurants. De même que se retrouvent ici les vieilles interrogations qui hantent la science-fiction : Où va le monde ? Que deviennent les robots après la mort programmée des humains ? Peuvent-ils survivre seuls ? Ont-ils une âme ? Avec une pincée de prise de conscience écologiste sur la responsabilité de l'homme dans cette course à l'abîme et même une mise en cause de la consommation à tout-va.

Si Joris Mathieu voulait montrer une préfiguration du théâtre du futur, c'est plutôt réussi, d'autant que la réalisation technique est parfaite : pas de comédiens mais des hologrammes, des voix virtuelles, des mots qui s'écrivent tout seuls. Cependant, une telle expérience peut aussi poser la question du public. Car un public, c'est une assemblée de gens réunis là pour assister à un même spectacle, qui partagent sans toujours en être conscients les émotions de leurs voisins de siège. Les comédiens savent bien qu'une salle, c'est un ensemble qui vibre sans être la simple addition des émotions des individus qui le composent. Ici, non : chacun est isolé des autres mais aussi de ce qui lui est montré et sur lequel il ne peut interagir à aucun moment. Un ersatz de public ? On peut comprendre la visée pédagogique de cette nouvelle création. On reste ébahi de la performance technologique. Mais on peut aussi légitimement se demander si tout cela ne serait pas mieux installé à la Cité des Sciences... ¶



Qui veut le programme ? - Sheila Vidal-Louinet 17 juillet 2018

#Avignon OFF – Avec L.I.R. et Artefact, Joris Mathieu entre expérimentation et condition humaine (Fin de cycle 4 et au-delà)

17 juillet 2018 / Sheila Vidal-Louinet / A suivre, Avignon 2018, Quoi voir ? Quoi faire avec votre classe ?



A la Manufacture hors-les-murs, un dispositif et une création de Joris Mathieu. Ce directeur du TNG (Théâtre nouvelle génération) de Lyon est aussi universitaire, en plus d'être homme de théâtre. Il est avant tout un chercheur expérimental. Chacune de ses créations est une expérience sur le rapport du spectateur au théâtre ou sur le rapport du théâtre avec... le théâtre. Chaque fois, il pousse l'expérimentation jusqu'au boutisme, avec une grande capacité de distanciation parfaitement maîtrisée. Sous casque, dans une boîte ou face à un "artefact", l'expérience peut sembler froide... Elle n'en est pas moins vivante et la réflexion qu'elle génère vivifiante.

L'expérience démarre avec un dispositif du nom de L.I.R. (Livre in room). De l'extérieur, sa forme mi-arrondie sur fond orangé peut sembler presque ringarde. C'est ainsi que l'a voulu son scénographe et complice de longue date Nicolas Boudier. Petit clin d'œil aussi à tous ces dispositifs imaginés par nos auteurs (cinéma y compris) de sciences-fiction ? Et si on y était finalement ?

A l'intérieur, c'est une toute autre histoire. Entre hologrammes et effets d'optique (à effets) très futuristes, les livres (devenus des petits frères du livre-audio) s'écoulent et se regardent. Le principe est simple, de Cervantès à Audeguy, on choisit un livre et on le scanne. Apparaît alors, face à nous, dans cette boîte, un comédien-hologramme qui nous joue un extrait du livre. Notre imagination court follement : évidemment d'ici peu, la technologie sera arrivée dans notre salon et nos maisons d'édition auront tôt fait appel à des grands acteurs pour jouer une partie de notre littérature. Installés confortablement dans notre canapé, on pourra y voir surgir un Philippe Torreton jouant, lisant un grand texte de la littérature classique ou contemporaine... C'est bien, les acteurs ne sont pas prêts d'être au chômage. Oui, mais... Cela questionne forcément : notre rapport au livre, notre manière de lire, la question des images mentales et l'effort que nous sommes prêts à y mettre. Cela donne-t-il vraiment envie de lire la suite ? Le naturel fainéant de l'esprit humain ne reprendrait-il pas ses droits en tombant dans une consommation "théâtreusement-outrageusement" consumériste du livre ? Et après tout, pourquoi les maisons d'édition ne proposeraient-elles pas des lectures suffisamment complètes au point qu'il ne serait plus nécessaire de lire la suite ? On dit d'ailleurs que bientôt sur un ordinateur, tout sera traduit à l'oral et qu'il ne sera plus utile de lire... Cela fait peur quand on voit le niveau de lecture de nos jeunes. Alors oui, la technologie est belle, mais elle questionne forcément. Seulement voilà, on y est.

En bas de cette boîte à "lire", se joue *Artefact*. Non moins technologique, non moins polémique. Les comédiens sont remplacés par des imprimantes 3D et des bras articulés. Une intelligence artificielle marionnettiste entièrement autonome construit son décor et nous explique sa démarche, elle est à la recherche d'une nouvelle manière de jouer du théâtre. L'imprimante 3D imprime sous nos yeux hypnotisés un élément du décor : un arbre. Le symbole est lourd de sens : jusqu'à quel point la machine est-elle capable d'imiter la nature ? La voix est volontairement synthétique, et une fois le décorum créé, à la demande de cette intelligence artificielle, *Hamlet* finit par se jouer sous nos yeux. Et c'est bien entendu la fameuse scène avec le crâne du bouffon Yorrick qui est choisie. L'image de cette "Vanité" est troublante et sa fonction morale interroge : ce n'est pas tant la question de l'acteur qui aurait perdu sa place dont il est question, mais plus globalement de notre condition mortelle (*versus* la machine), l'inanité de nos occupations terrestres et notre place réelle dans ce monde... L'expérience – théâtrale ! – ne peut évidemment nous laisser indifférent.

L'œil pédagogique

Dossier pédagogique à venir en technologie, sciences physiques, français et arts plastiques. On pourrait également ajouter l'EMC et la philosophie sur la question de la place des technologies dans notre société et sa manière de se substituer peu à peu à l'homme.

« Artefact », Joris Mathieu met en virtuel le réel au Off d'Avignon

12 JUILLET 2018 | PAR AMÉLIE BLAUSTEIN NIDDAM

Qu'un robot connaisse Shakespeare par cœur, quoi de fou ? C'est vrai, un robot peut tout apprendre non ? Le directeur du CDN de Lyon repousse les limites de l'éthique théâtrale et pose de bonnes questions.

Artefact doit se vivre comme une installation performative, et elle est très pertinente. Pensée comme une déambulation, elle nous divise en deux groupes : vert et rouge. Et chaque groupe va vivre sa version de l'histoire, persuadé que sa perception du projet est la bonne. Trois temps donc : pour nous ce fut d'abord, et cela nous semblait bien, la rencontre entre Joris et sa nouvelle pote, une chatbox. Le robot est bien tombé car son interlocuteur l'emmène sur le chemin de la culture. Mais elle s'en fout, elle n'existe pas vraiment. Puis nous assisterons à un poème et pour finir, ce qui nous semblait évident, la révélation de l'outil.

Mais alors qui joue ? Kuka, le robot très agile, ou Joris Mathieu qui a pensé ce parcours ? Le plus fou est la docilité avec laquelle on supporte cet acte qui vient annihiler l'humain. Mais cela, Thomas Jolly le montre très bien, la vacuité n'a pas attendu le XXI^e siècle. Les oreilles casquées, nous obéissons à une voix robotique, et nous regardons des projections s'intégrer dans des décors réalisés par des imprimantes 3D.

C'est un théâtre de marionnettes qui se déroule devant nous, mais où le marionnettiste a un bras articulé. Les robots remplacent souvent les hommes, ce avec talent, en médecine par exemple, pour des opérations chirurgicales que la main de l'homme ne peut pas atteindre. On s'amuse, mi effrayé mi médusé à l'idée que cette idée envahisse les plateaux.

C'est intelligent, et pour le moment, aucun risque, les comédiens attaquent mieux LA tirade d'*Hamlet* qu'une voix métallique. Pour le moment...

Du 10 au 22 à l'**École Supérieure d'Art d'Avignon**, 1 Avenue de la Foire. Accessible à pied, (500m des remparts par la porte Saint-Charles).

Tous les articles de la rédaction à Avignon [sont à retrouver ici](#).

Joris Mathieu met en scène un monde où les hommes ont disparu, remplacés par les robots et l'intelligence artificielle.

Joris Mathieu est directeur du TNG – CDN de Lyon, qui s'adresse plus particulièrement aux jeunes générations. Son théâtre explore régulièrement les conséquences de l'essor des nouvelles technologies tout en utilisant à foison ces dernières pour alimenter ses créations. Le metteur en scène affectionne également les dystopies qui anticipent pour mieux les prévenir les dommages que pourrait occasionner l'avènement des machines dans notre monde. Dans ce sens, *Artefact* va certainement plus loin qu'aucun de ses précédents spectacles. Il propose en effet pour univers fictionnel un monde où les humains auraient intégralement disparu, dont seule l'intelligence des robots porterait la trace, le souvenir, par exemple sous la forme de cette pratique du théâtre qu'ils tentent de faire revivre. Chaque petit groupe de spectateurs effectue dans un ordre différent cette déambulation en trois étapes, à la frontière de l'installation plastique et du théâtre. Casque vissé sur les oreilles, les spectateurs traversent des dispositifs visuels où se diffusent des voix de synthèse désincarnées sur fond sonore aux allures électro.

La technologie, un outil et une invitation à la réflexion

Un bras articulé aux expressions parfois humaines organise donc un petit théâtre d'objets en faisant entendre un collage d'extraits d'*Hamlet*. Une intelligence artificielle du type Siri, ces applications capables de dialoguer avec vous en s'enrichissant de toutes les conversations précédentes, entreprend de créer un dialogue théâtral qui va recycler du Beckett. Le dispositif réactive notre fascination pour la technologie, pour le pouvoir grandissant de ces machines qui ne cesse de nous étonner, si ce n'est de nous émerveiller. Le metteur en scène, qui a vraiment écrit ses dialogues avec des intelligences artificielles, élaboré ses maquettes avec des imprimantes 3D, nous met en garde face aux excès des technologies.

Eric Demey

Artefact, une installation spectacle de Joris Mathieu en Compagnie de Haut et Court

jusqu'au jeudi 13 avril au Théâtre Nouvelle Génération – CDN de Lyon (<http://www.tng-lyon.fr/spectacles/artefact/>)

ARTEFACT : UNE MISE EN ABYME QUI QUESTIONNE LA PLACE DE L'HOMME DANS LE THÉÂTRE ET DANS LE MONDE.



© Nicolas Boudier

Avec Artefact, Joris Mathieu nous livre la possibilité à travers une mise en scène qui aurait pu tenir de la science-fiction il y a encore quelques années mais qui possède de facto une résonance très actuelle, de vivre une expérience toute particulière : celle de l'être humain destitué de sa place dominante par les robots, solitaire face à sa propre déchéance. Le questionnement est sincère et réaliste : comment l'homme parviendra-t-il à contrôler sa propre création. Au fur et à mesure qu'on avance dans l'espace scénique de la pièce, on trouve un écho avec les débats de société actuelle sur la place de l'homme sur terre, sur fond de remise en question.

Pas de message, mais une volonté certaine d'amener la jeunesse d'aujourd'hui vers un questionnement profond sur notre rapport à la technologie et notre place en général dans ce monde numérique qui évolue parfois plus vite que nos consciences. Si vite qu'on pourrait être dépassé et asservi à notre tour comme nous avons nous-même tenté d'asservir le monde ? Et c'est un pari réussi car on sort finalement du spectacle avec une certaine impression de malaise qui relève de la prise de conscience : tout cela est peut-être finalement trop grand pour nous, et à force de construire, n'entamons-nous pas notre propre destruction ?

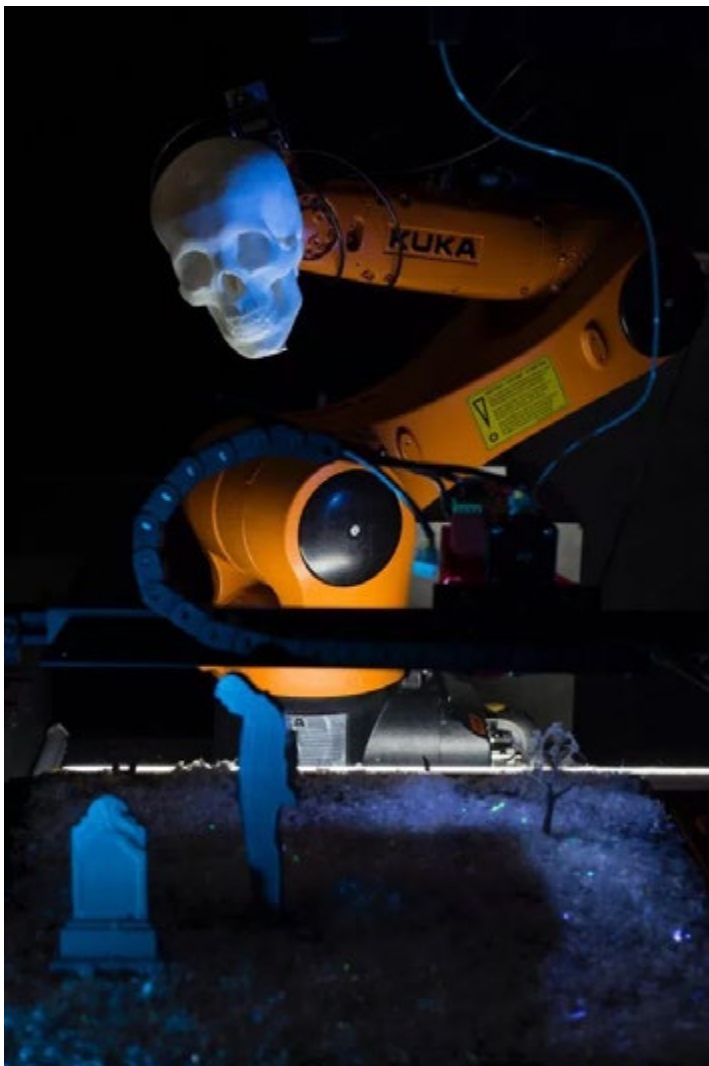
Joris Mathieu déclare :

« Il s'agit de s'adresser aux jeunes pour qu'ils puissent regarder en face la réalité et se situer vis-à-vis d'elle sans être dans un dogmatisme, mais d'avantage dans un examen lucide et réel avec un positionnement individuel et collectif pour construire le monde de demain. »

Un questionnement sur la vie donc, mais aussi un questionnement sur le Théâtre. Joris Mathieu nous livre après la pièce ses impressions sur le théâtre actuel, les choses qu'il a vu changer, les habitudes et les métiers qui ont disparus. Il cherche encore à tenter une expérience, un théâtre sans l'homme, une scène entièrement artificielle, chose impensable et pourtant réalisée avec brio par l'équipe de Haut et Court.

Séparés en trois groupes, chacun guidé par un membre de l'équipe, on prend place casque sur les oreilles et on laisse le bot conversationnel nous raconter son histoire. Son apparence humaine est troublante, mais le timbre monocorde de la voix de synthèse et le pragmatisme mécanique de ses phrases laissent une impression glaciale. Le décor de la fin des hommes est posé, et enfermé dans un

monde de bruits et d'images, on vit totalement seul une expérience d'abandon et de vide, un monde sans l'Homme. On assiste à une genèse des robots et à ce qui a conduit à notre propre décadence. Premier constat du robot : l'homme s'achemine de lui-même vers sa fin, mais l'homme a ses défauts : cupidité, nonchalance, paresse, choses qui pour des êtres programmés pour réaliser à la perfection les tâches qu'on leur a donné, semble incohérente.



Les paroles du robot résonnent comme un avertissement. Joris Mathieu veut toucher l'esprit critique et laisser place au libre-arbitre et à l'interprétation de chacun, on trouve un constat amer de la force et de la conviction que met l'homme à détruire le monde qui l'entoure et qui se laisse aveugler par son

avidité. Le glas sonne à travers la voix synthétique : « l'homme avait tout en abondance, mais l'homme a besoin de tout sauf d'abondance ».

Et quand en sortant on se retourne pour dévisager avec suspicion les automates de parking dans la rue et les bornes du métro, on comprend que cette expérience ne laisse pas indifférent. La masse technologique est bien là, le constat est on ne peut plus réaliste, et nous petits êtres de chair et d'os renvoyés à notre place dans le cycle de l'univers, nous avons un regard contemplatif face à notre œuvre qui nous dépasse.

Vianney Lorient

Artefact : Expérimentations futuristes au théâtre des ateliers

📅 6 avril 2017 👤 L'Envolée Culturelle 💬 0 Commentaire 🎨 art, Artefact, beckett, froid, haut et court, îlots, inhumain, joris mathieu, machines, marionnettes, sans acteurs, science-fiction, technologie, theatre, Théâtre des Ateliers, theatre nouvelle generation, TNG

Artefact est un bien drôle de spectacle. Peut-être même que, pour certains, ce n'est pas vraiment un spectacle. Peut-on qualifier de théâtre une œuvre qui ne comporte pas d'acteurs ? Un lieu où le partage, traditionnellement maître des lieux, s'efface et prend d'autres formes ? Un espace où tout n'est que machine, jusqu'aux voix qui viennent à nous, des marionnettes sans leur marionnettiste ? Mais, quand on y regarde de plus près, ou au contraire, de bien plus loin, il est évident que tout cela appartient au monde de la scène. Une autre théâtralité, pour un autre temps. Que deviendrait l'art, si les machines prenaient le dessus ? Des questions soulevées jusqu'au 13 avril [au théâtre des Ateliers](#).

Une expérimentation avant tout

Joris Mathieu et la compagnie de Haut et court sont des habitués du numérique. Vivant pleinement dans l'ère des nouvelles technologies, il n'hésite pas à tenter, et rompre parfois les codes d'une narration bien trop classique.

Au TNG, qu'ils s'adressent à des enfants ou des adultes, l'envie est de surprendre et de s'aventurer sur de nouveaux chemins. En créant une boîte à lire virtuelle par exemple, le directeur du lieu plaçait déjà le numérique au centre de son concept. Avec *Hikikomori, le refuge*, il testait là un spectacle aux multiples narrations : chaque spectateur entendant une histoire dans son casque, différente de celle de ses voisins, alors que nos yeux voyaient tous la même chose. Avec *Artefact*, la compagnie a franchi un pas de plus. Le numérique et les machines ont ici pris leur aise, dehors les comédiens. Les spectateurs sont plus isolés que jamais, chacun abordant un casque sur la tête, et ne voyant pas toujours la même chose. Car, si tout cela reste bien évidemment du théâtre, l'installation plastique n'en est guère loin. Pas de comédiens, alors pourquoi ne pas supprimer aussi l'idée de scène ? Trois ilots sont alors créés. Deux formes identiques, entre théâtre optique et imprimantes 3D, plus une troisième un peu différente des autres où l'on voit un robot manipuler différents objets. Trois espaces que vont découvrir tour à tour les trois groupes de spectateurs. Difficile ici de dévoiler ce que l'on voit ou entend, mieux vaut se laisser surprendre et dérouter... Car rien de tout cela n'a été déjà vu ou fait. Joris Mathieu dévoile là un futur, pas si lointain que ça, où l'art est profondément remis en question. Art comme produit ? Comme objet de manipulation ? En nous présentant ce projet, loin de tout humanité, les questions fusent. Qu'est-ce que le théâtre sans le partage ? sur scène ou coté salle avec les spectateurs ? Comment concevoir l'art, concept humain, sans l'humanité ? Qu'on adhère ou pas, on ne peut pas y rester indifférent.



© Nicolas Boudier

...Où parfois s'éveille encore le théâtre

Les machines font donc ici la loi. À première vue, tout est froid, sans âme. Mais quand on s'y penche un peu plus, quand on tend l'oreille, on découvre alors une petite étincelle. Car au détour d'une image sans corps, certains mots résonnent. Ceux de Samuel Beckett par exemple, avec le début de *Fin de partie*, ou encore *En attendant Godot*. Shakespeare aussi, où la question d'être ou ne pas être prend alors une toute autre ampleur. Ces textes, surtout ceux de Beckett, sont loin d'être innocent. Il éveille tout d'abord en nous quelque chose de précieux : un souvenir. Mémoire de mise en scène ou de lecture, il nous plonge pour certains dans un bout de notre passé. Mais outre cette mémoire collective, c'est l'œuvre d'origine qui fait écho directement à *Artefact*. Beckett dépeint en effet un monde post-apocalyptique, où la vie à presque disparu. Tout chez les personnages devient mécanique, répétant sans arrêt les mêmes actions, les mêmes phrases. Tout comme les machines d'*Artefact*. La seule différence, c'est ce « presque ». Chez Beckett, l'espoir et la vie sont encore là. Sous une forme infime et mécanique, mais ils sont là. Dans cette pièce de la compagnie Haut et court, la robotique a pris le dessus, montrant à l'extrême ce qu'un monde avec eux serait. Avec *Artefact*, un avenir nous est présenté. Il n'y alors plus qu'à espérer qu'il n'arrive pas.



© Nicolas Boudier

Car la science-fiction a aussi sa place au théâtre. Car elle peut être porteuse d'un véritable questionnement : sur l'art, et bien plus généralement sur la vie. Que ce soit réussi ou non, que l'on apprécie ou non, laisser place à l'expérimentation est primordiale. Particulièrement au théâtre des Ateliers, qui a depuis toujours laissé la place aux nouveaux auteurs comme aux metteurs en scène. *Artefact* n'est pas banal, et il déroute, pour cela, il faut aller le voir. Et c'est jusqu'au 13 avril au TNG, théâtre des Ateliers.

Marie-Lou Monnot

CONTACTS

SERVICE PRODUCTION : +33 (0)4 72 53 15 17

Claire Lonchampt-Fine | Directrice de production

claire.lonchampt-fine@tng-lyon.fr

Anaïs Bourgeois | Chargée de production - Projets internationaux

anaïs.bourgeois@tng-lyon.fr

Claire Chaize | Chargée de production

claire.chaize@tng-lyon.fr

Laura Mazet | Attachée de production

laura.mazet@tng-lyon.fr

SITE INTERNET

www.tng-lyon.fr

Photographie couverture © Nicolas Boudier



THÉÂTRE
NOUVELLE
GÉNÉRATION
—
CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL - LYON

THÉÂTRE NOUVELLE GÉNÉRATION

23 rue de Bourgogne - CP 518
69257 Lyon Cedex 9

WWW.TNG-LYON.FR